

# DISPOSITIF, CADRE ET PROCESSUS

Conférence EATGA LYON du 5 mai 2017

*Claudine Vacheret Vivier*

Mes chers collègues,

Avant toute chose, je tiens à remercier très sincèrement notre collègue italien pour sa conférence qui est une invitation à une réflexion fort riche et intéressante, qui sans doute sur certains points peut faire écho ou rejoindre quelques-unes de mes propositions.

Je vais tout d'abord rappeler un certain nombre de généralités concernant les notions de cadre et dispositif puis je partirai de notre expérience partagée à Naples pour illustrer mon propos de façon plus concrète et clinique.

Il est difficile de traduire dans chacune de nos langues, les subtilités de sens entre dispositif, cadre et setting, par exemple. Je n'oublie pas cette difficulté mais je fais le choix d'utiliser les deux termes cadre et dispositif, tels que nous les utilisons, avec toutes leurs significations, dans la langue française.

En Angleterre, il me semble que c'est le mot setting qui l'emporte et la question posée est : est ce que le mot setting équivaut à dispositif plus cadre ? Nous verrons cela après dans notre discussion. Les premiers settings de thérapie de groupe ont été mis en place par Foulkes et Bion en Angleterre, lors de la deuxième guerre mondiale, avec des soldats revenant du front.

Ces settings déterminaient le nombre de participants, le sexe des participants, le lieu de la réunion, la durée de la séance, la fréquence des séances de groupe, les règles du jeu, les exigences concernant la formation des analystes de groupe car les exigences énoncées par Foulkes étaient nombreuses.

Ensuite dans les années 50, en Argentine, Pichon Rivière et Bleger, qui sont parmi les fondateurs de l'AAPPG (Association argentine de psychologie et de psychothérapie de groupe) à Buenos Aires, c'est surtout Bleger qui se pencha sur la signification psychanalytique du cadre. A ce sujet, nous avons le célèbre texte de Bleger qui parle du cadre comme de la partie muette, qui ne se dévoile que lorsque le cadre est attaqué. Il dit aussi que le cadre est le réceptacle de la partie la plus archaïque et la plus permanente ou encore psychotique de la personnalité.

La troisième « école » même si le mot école ne convient pas vraiment, je devrais dire le troisième courant psychanalytique de groupe est le courant français qui est né en 1962 et 1963 lorsque René Kaës et Didier Anzieu ont pris la décision de rassembler des personnes en groupe, selon les règles psychanalytiques. Les participants étaient tous des psychistes : des psychologues, des psychiatres, des psychanalystes. Ces deux premières expériences ont eu lieu à Aix en Provence, loin de Paris et des instances psychanalytiques officielles car le groupe était alors vécu comme un dispositif tout à fait hors analyse et hors orthodoxie, par les sociétés psychanalytiques reconnues, comme l'APF (Association psychanalytique française) et la SPP (Société psychanalytique de Paris) toutes deux membres de l'API.

C'est donc depuis déjà plusieurs décennies que les praticiens du groupe, les groupalistes, comme nous le disons parfois en France, ont été à l'origine de la distinction qui me semble très importante, entre cadre et dispositif. Anzieu et Kaës font partie des psychanalystes, qui sont à l'origine de cette distinction.

En effet, il s'agissait de reconnaître, en appui sur les travaux de Bleger, la dimension symbolique du cadre, je dois plutôt dire la dimension symboligène, c'est-à-dire qui génère du symbole, qui produit de la signification, qui génère de sens. Toutefois, il apparaissait que cela ne suffisait pas à rendre compte de tous les éléments de la situation analytique de groupe.

Pour poser la problématique de manière générale, je propose de dire que le dispositif est fait de tous les éléments matériels, tangibles et concrets et que le cadre est le résultat des effets symboligènes issus de ces éléments.

En somme chaque élément constitutif du cadre a un équivalent symbolique, a un écho symbolique, une correspondance qui est sensé produire de la signification de manière symbolisable c'est-à-dire analysable et symbolisée.

Pour dire les choses plus concrètement, nous allons passer en revue tout d'abord, les éléments qui font partie du dispositif.

1° ***Le nombre et les participants*** sont un des premiers éléments du dispositif mais il faut aussi penser à l'institution dans laquelle se réunit ce public. Des patients à l'hôpital psychiatrique ne sont pas tout à fait les mêmes publics que les patients reçus en groupe, en cabinet par certains collègues comme cela se fait en Argentine ou en Italie. Sans doute il y a d'autres pays où cela se pratique mais c'est là qu'intervient une dimension culturelle dans nos pratiques.

En France, nous ne faisons pas de travail thérapeutique de groupe en cabinet libéral, en revanche nous travaillons beaucoup en groupes thérapeutiques dans les institutions de soin psychique comme les hôpitaux psychiatriques, les centres médico-psychologique, les centres d'accueil thérapeutique à temps partiel, les centres pour alcooliques, pour toxicomanes ou les prisons... Cela étonne toujours mes collègues argentins ou uruguayens quand je leur dis que je ne fais pas de groupe à mon cabinet sauf pour les supervisions d'équipe.

2° ***Le deuxième élément du dispositif que je viens déjà d'évoquer est le lieu*** où se réunit le groupe. Dans l'institution / hors de l'institution ou dans le cabinet de l'analyste. De toute évidence, le lieu de réunion d'un groupe a toujours du sens. Je vous disais tout à l'heure que Anzieu et Kaës sont allés à Aix en Provence dans le sud de la France loin de Paris, pour faire leurs premières expériences de groupe. C'était une façon de chercher à échapper au jugement et à l'influence des institutions psychanalytiques parisiennes classiques. Cela traduit une peur d'être jugés comme iconoclastes. Il fallait aussi trouver un lieu suffisamment neutre: une salle dans un hôtel n'est pas la même chose qu'une salle dans une entreprise ou une salle syndicale n'est pas la même chose qu'une salle comme ici dans un couvent de Dominicains. Je ne sais pas quel sens donner à ce lieu pour nous EATGA mais j'imagine que des processus inconscients peuvent trouver leur origine dans le fait d'être dans un lieu dédié à la religion c'est-à-dire à ce qui relie, c'est l'étymologie du mot. En Finlande aussi à Turku nous étions dans un

lieu appartenant à une religion. A Vienne également. Pour autant, nous ne sommes pas une secte, mais bien le contraire, car nous sommes conscients de nos différences, nous tentons de travailler sur nos diverses cultures européennes et les cultures hors Europe, auxquelles nous avons à faire dans notre travail.

### ***3° Le troisième élément est la durée c'est-à-dire le temps du groupe.***

Il faut distinguer plusieurs dimensions temporelles, concernant un groupe.

D'abord, sa durée de vie globale qui peut être de plusieurs jours, mois, années ou décennies comme c'est le cas pour les groupes thérapeutiques à l'hôpital psychiatrique, mais aussi pour notre association.

Il y a la durée des séances de travail en groupe de une heure, une heure trente, ou deux par exemple.

Il y a la fréquence des séances de groupe : toutes les semaines comme la plupart des groupes thérapeutiques en institutions qui sont hebdomadaires cela remonte à l'origine comme déjà le faisait Foulkes. Dans la fréquence, nous avons nous aussi un rythme de réunions plusieurs fois par an pour le groupe de notre association.

### ***4° Ceci nous conduits tout naturellement à la façon dont nous nommons le groupe et à la façon dont nous nommons le type de réunion.***

A EATGA nous parlons de Scientific meeting, de Study day, de Workshop.

On Remarque que tous ces noms donnés aux différents types de réunions qui sont les nôtres, sont en anglais, et cela évoque le côté symboligène du cadre de l'association puisque cela donne à la langue anglaise donc à la culture anglaise et aux auteurs de référence anglais une place importante et particulière sur le plan théorique. Cela nous parle, en tous cas, des origines et de l'histoire des origines de EATGA.

***5° Il est important pour les groupes thérapeutiques de définir un autre élément du dispositif : si il s'agit d'un groupe fermé, ouvert ou semi-ouvert /slow open group.*** Ces distinctions sont très importantes, car elles ne concernent pas que les groupes thérapeutiques dans les institutions mais aussi tous les groupes.

Par exemple, le CEFFRAP (Centre d'études françaises de formation et de recherches appliquées à la personne et au groupe) créé par Anzieu et Kaës était un groupe fermé qui a travaillé à 15 personnes pendant 60 ans. Ils se réunissaient tous les mois à Paris. C'était très exigeant comme travail pour ce groupement scientifique mais le groupe est mort, il y a deux ans, dans une crise violente. Il faut donc penser que la mort d'un groupe fait aussi partie du dispositif. Les groupes fermés existent pendant un temps plus court ( car les patients s'engagent à venir à toutes les séances) dans les hôpitaux et les lieux de soin. Dans ce dispositif de groupe fermé, quand un patient manque, sa place

c'est-à-dire sa chaise reste vide car cela signifie qu'il est absent. Sur le plan symboligène, du côté du cadre cela signifie qu'il manque un membre au corps groupal. C'est donc un corps mutilé, amputé, une situation qui suscite des angoisses inconscientes de mort. Dans un groupe ouvert, c'est totalement différent, chaque semaine les patients changent, les thérapeutes ne

savent jamais à l'avance combien de patients vont venir. De ce fait, chaque participant a une chaise, quelque soit le nombre de participants. Le groupe est nouveau à chaque séance. C'est un groupe qui naît et qui meurt à chaque séance car le groupe n'est jamais identique.

Dans les groupes semi-ouverts ou slow open group, un patient peut quitter le groupe en expliquant sa décision et son choix aux autres. Les groupes semi-ouverts peuvent aussi intégrer un nouveau membre qui peut arriver et être accueilli dans le groupe à tout moment, après que le thérapeute ait annoncé sa venue. Là aussi chaque patient a sa chaise à chaque séance, on ne laisse pas de chaise vide. En revanche, le thérapeute dit, quand il a été prévenu par le patient qu'il ne vient pas aujourd'hui et pourquoi si il ne vient pas, si le sait.

Ce sont les groupes les plus utilisés dans les institutions de soin en France.

**6° Un autre élément central du dispositif sont les règles du jeu.** On appelle règles du jeu, les consignes qui sont propres à chaque technique de groupe : le psychodrame a ses règles qu'il soit morénien ou psychanalytique, la Group Analysis a ses consignes spécifiques, les groupes de parole, les groupes à médiation, le Photolangage également, l'Art Thérapie, l'Analyse transactionnelle... Tout dispositif groupal fonctionne selon les règles du jeu énoncées en début de groupe par les thérapeutes.

**7° Il ne faut pas oublier aussi ce qui concerne les thérapeutes de groupes** eux-mêmes en particulier leur formation, leur appartenance à un groupe analytique, leur famille analytique en quelque sorte, les superviseurs, les collègues, mais c'est aussi nos auteurs préférés qui constituent à la fois notre culture interne et ce que nous sommes du point de vue de notre appartenance analytique mais il y a aussi le style propre à chacun. Ces éléments du dispositif entrent dans la constitution de ce que l'on peut appeler notre cadre interne.

Tous ces éléments du dispositif sont constitutifs du cadre du fait de leur potentiel symbolique et symboligène. Le cadre est fait de tout cet ensemble complexe d'éléments. C'est ce qui permet au dispositif d'être cadrant c'est-à-dire de bien jouer sa fonction de cadre. Il a en fait des fonctions qui sont d'être à la fois contenant ( Bion) et transformateur.

Le cadre est fait pour contenir les pulsions et les projections mais il a aussi un rôle de transformation comme Bion l'a si bien montré. Pourrait on dire que le dispositif est matériel et physique, visible et tangible et à ce titre relève plus du dehors alors que le cadre est invisible et muet, et il relève plus du dedans, de ce qui est intériorisé ? Le cadre ne se révèle QUE lorsqu'il est attaqué. Alors les processus qui étaient discrets et silencieux deviennent parlants, visibles et se révèlent au grand jour, ce qui les rend analysables. Le cadre est le révélateur des processus inconscients, il parle de l'inconscient. Le cadre est ce sur quoi viennent buter les processus, et c'est alors que les processus deviennent interprétables. Le cadre est la partie permanente, immuable comme l'institution par exemple, alors que le processus se déroule dans le cadre, il advient, il se déploie, comme un film. On ne peut pas arrêter le processus. Sans un cadre fixe, ferme et permanent pas de travail analytique possible qu'il soit individuel ou groupal. Sans cadre fixe et pérenne pas de processus analysable.

Après ces quelques rappels généraux et bien connus de tous, nous pouvons tenter de mettre en pratique ces quelques notions à partir de notre expérience commune du Workshop de

Naples qui a été un moment important pour notre groupe, du fait de notre vécu partagé mais aussi du fait qu'il a permis une publication sur laquelle nous pouvons nous appuyer. C'est un bon exemple pour illustrer ce que je viens de vous dire.

Je propose de tenter de dégager les éléments du dispositif du Workshop de Naples pour en voir les effets au niveau des processus.

Le nom du groupe, comme je l'ai dit tout à l'heure est un élément important du dispositif. Nos collègues de Naples nous ont proposé d'appeler le workshop : « la cité psychotique. » Ce titre nous a fait réagir; pour plusieurs raisons. Il parlait de psychose à propos d'une ville alors que la psychose est un diagnostic de maladie mentale chez un sujet singulier. Nous n'avions pas l'impression que Naples était une ville psychotique c'est-à-dire folle, pour nous les étrangers qui venons la visiter avec plaisir. Nous avons été nombreux à penser que ce titre était provocateur sans doute a -il attiré l'attention utilement car il a été conservé pour faire le titre de notre ouvrage collectif également.

En discutant avec Antonio nous avons finalement accepté cette aventure de faire un travail sur ce thème et sous ce titre plus ou moins dérangeant.

Il a fallu vivre ensemble les séances de groupe avec cet intitulé pour finalement un peu mieux comprendre ce qu'il voulait dire. Les quartiers différents et l'histoire de Naples, son architecture et l'angoisse inconsciente que porte la présence menaçante du Vésuve qui a déjà tué des villes entières, dans le passé, sont venus symboliser le risque de mort qui est inhérent à toute vie et propre à chaque ville, à chaque instant, où que l'on soit. Naples devenait alors le symbole de toutes les villes et de toutes les cultures qui pouvaient plus ou moins s'y retrouver.

L'idée des organisateurs était que pour favoriser un vécu de danger, de peur, de risque plus ou moins psychotique ou psychotisant, conformément avec le thème, il fallait faire vivre des changements et de l'instabilité à chacun de nous, en nous faisant changer de groupe à chaque séance. Cela a eu comme conséquence que les animateurs ont prévu de tirer au sort notre appartenance à chaque groupe. Nous devons du fait du hasard du tirage au sort, changer de salle, changer de décor, changer d'animateur, et de groupe à chaque séance. De toute évidence, cela venait bousculer les idées reçues de la continuité du groupe et de sa permanence. Anzieu avait noté lors de l'expérience d'Aix en Provence que dans un dispositif où on alterne grand groupe/ petit groupe c'était toujours le petit groupe qui était vécu comme bon groupe rassurant et le grand groupe comme difficile et inquiétant. Cela déterminait bon groupe et mauvais groupe en quelque sorte. Les effets de cette alternance a été démontrée maintes fois.

Or, à Naples nous avons expérimenté toute autre chose. L'alternance grand groupe/ petit groupe a produit l'effet inverse. Comme les petits groupes changeaient tout le temps, c'est le grand groupe qui devenait constant et rassurant. De plus, dans les petits groupes nous faisons la connaissance de personnes nouvelles à chaque séance, ce qui fait que nous connaissons de plus en plus de visages dans le grand groupe, au fil du temps. Ceci a rendu le grand groupe plus familier que le petit. Il faut ajouter que le lieu, l'espace de chaque petit groupe dans des salles très différentes a fait vivre des salles plus jolies, plus belles, mieux décorées que d'autres. Certaines étaient remplies de tableaux, de peintures et faisaient penser à un musée plus belles que celles qui étaient loin au bout du couloir sans décor ni belle peinture sur les murs.

Le dispositif matériel, la couleur des murs, la taille des salles, leur couleur, leur lumière, le bruit, tout faisait partie de ces éléments du dispositif qui avait un sens du côté du cadre. Cela signifiait que dans une ville et dans une vie, il n'y a pas que de belles choses à voir ! Le nom des quartiers de Naples venait augmenter ces impressions: évoquer le Calvaire ne sollicite pas le même imaginaire que d'autres noms de quartier comme le quartier chic qui entoure le château Sant Elmo ou des quartiers qui ont des noms de saints ou qui font allusion à des faits historiques... On voit bien que le nom des salles qui correspondaient à des quartiers de Naples avaient aussi un fort impact symbolique et induisaient des vécus différents parce qu'ils convoquaient des imaginaires différents. Tous ces éléments du dispositif avaient des effets symboligènes et donc avaient un équivalent, une correspondance symbolique qui devenaient par conséquent une des composantes du cadre. Les organisateurs posent les éléments du cadre quand ils proposent un nouveau dispositif mais ensuite les processus qui se déploient dans ce nouveau cadre ne sont pas toujours prévisibles, prévus et encore moins automatiques. C'est ce qui s'est passé à Naples. En cela, l'expérience de ce workshop a été une authentique expérience scientifique de recherche dans la mesure où l'hypothèse des animateurs : « Si on tire au sort les petits groupes on va créer de l'incertitude et de l'insécurité » (à l'image de ce qui se vit dans la ville) est une hypothèse qui n'a pas été validée, parce qu'elle n'a pas été vérifiée ? Ce qui s'est passé c'est le contraire de ce que les organisateurs avaient prévu. Le tirage au sort a eu l'effet inverse. Nous étions insécures dans les petits groupes et plus sécures dans le grand groupe. ce qui est exactement le contraire de ce que les collègues groupalistes comme Anzieu et Kaës disaient depuis longtemps. Cette expérience est en cela très remarquable, c'est la raison pour laquelle il fallait la publier. Tous les collègues groupalistes sont intéressés par nos constats et nos conclusions. René Kaës m'a dit son intérêt pour notre livre et son étonnement car l'expérience de Naples constitue une véritable expérimentation scientifique. Nous étions mis en situation d'être comme dans un laboratoire de recherche en conditions de valider une hypothèse et chaque fois qu'une hypothèse n'est pas validée alors nous sommes dans une vraie recherche authentique car nous découvrons quelque chose de nouveau qui n'était pas prévu. Le prévisible est devenu de l'imprévu. Les processus qui sont sortis de ce cadre n'étaient pas ceux attendus. De tirer au sort les petits groupes ne produit pas automatiquement un vécu de chaos car cela renforce le vécu de stabilité et de reconnaissance dans le grand groupe. Ainsi l'angoisse de la mort a pu être évoquée dans les petits groupes.

Nous constatons que les spécialistes du groupe que nous sommes nous ne faisons pas varier tous les éléments du dispositif en même temps. Nous avons gardé l'alternance grand groupe/ petit groupe, nous avons gardé un animateur constant toujours le même dans chaque salle, les animateurs n'ont pas été tirés au sort en même temps que les participants. Il y a eu des constantes qui participaient à la fixité du cadre. Une seule variable (tirage au sort) qui change permet d'analyser les nouveaux processus mais si on avait fait changer plusieurs variables à la fois, on aurait rendu les processus non analysables et pour le coup chaotiques.

Ces réflexions nous amènent à constater avec évidence que :

chaque fois que nous changeons une chose, un élément d'un dispositif nous changeons les processus qui adviennent. Chaque fois que nous proposons le moindre changement, nous produisons des processus nouveaux. Le processus est analysable à partir du cadre qui doit avoir

une permanence. Le cadre est muet mais le processus est parlant, il est visible, tangible. La question est: est-ce que ces processus sont souhaitables pour le travail que nous voulons faire ? Si on est en thérapie : est-ce thérapeutique ? est ce que cela correspond à nos objectifs ?

Pour EATGA qui est une association qui a non seulement un but d'échanges entre européens mais aussi un but de recherche scientifique sur le groupe depuis son origine, alors on peut dire que le dispositif de Naples a atteint ce but.

Nous avons fait une véritable découverte scientifique à propos des groupes.

Nous avons découvert que le petit groupe n'est pas le bon groupe plus rassurant et le grand groupe/ le mauvais groupe inquiétant mais que cela est l'inverse si on tire au sort les membres du petit groupe. Au lieu de mettre toujours les mêmes personnes dans le même petit groupe qui devient très familier comme un cocon, on voit des personnes nouvelles dans une salle nouvelle avec un animateur nouveau.

Cela veut dire aussi que l'expérience de faire varier nos dispositifs peut être une démarche riche d'enseignements pour notre association. Nous sommes un espace de travail privilégié pour cela. Toutefois nous ne devons pas entretenir l'illusion que nous allons trouver le dispositif idéal qui nous permettra le travail idéal. Comme on le voit, aucun dispositif n'est parfait mais si nous veillons à proposer des dispositifs bien cadrants alors nous nous donnons les moyens d'analyser les processus qui se déploient, qui se développent dans nos séances de groupe. Aucune autre association ne me permet personnellement de faire ce genre d'expérience.

C'est cela qui me plaît à EATGA et pour cela que je viens pour participer à nos rencontres. Nous ne sommes pas installés dans une répétition mortifère mais en revanche, nous sommes soumis, comme tous les groupes à des effets de groupe qui mobilisent les pulsions et les projections. C'est inévitable dans un groupe. Il faut l'accepter ce qui va obligatoirement avec le deuil du groupe idéal.

Ce qui demeure pour moi assez mystérieux, en tous cas difficile à concevoir, à mettre en concept, c'est cette subtile correspondance entre ce qui se passe au dehors: nombre de participants, lieu, espace, temps, règles du jeu, personnalité et formation de l'animateur / conducteur tout ce qui fait les éléments constitutifs du dispositif et leur équivalent du dedans, leurs effets symboligènes, qui finalement produisent de la symbolisation psychique.

La psychanalyse individuelle avec la rigueur du cadre est un modèle de ces correspondances dehors/dedans. Didier Anzieu avec sa théorie du Moi- Peau a aussi proposé une théorie des correspondances entre les fonctions physiologiques de la peau et les fonctions psychiques liées au vécu du sujet à partir de sa peau.

André Green aussi a tenté de mettre en lien le dedans et le dehors. René Kaës aussi avec sa théorie de l'Appareil psychique groupal. On peut aussi penser que Platon avec le mythe de la caverne était déjà sur une tentative de métaphoriser le travail psychique de re – présentation en cherchant le reflet du dehors au-dedans. Comment nos liens avec le dehors : l'environnement non seulement géographique mais familial, social, culturel peuvent ils avoir autant d'impact sur notre vie du dedans, notre réalité psychique ? Jean Claude Rouchy, un des fondateurs de EATGA a parlé de ce qu'il appelle des conglomerats, traces inconscientes du culturel au-dedans de nous.

Comment des individus qui ont le même environnement peuvent ils arriver à évoluer de façon aussi différente. Il me semble que ce qui nous vient du dehors marque profondément tre imaginaire c'est-à-dire notre pensée en images comme Freud la nommait dans le Moi et le ça. Cette pensée en images met en lien le conscient et l'inconscient. Dans les groupes, nous échangeons beaucoup de nos imaginaires différents. Sans doute l'imaginaire dans un groupe est une voie d'accès vers l'inconscient. Pour autant, bien des processus inconscients nous échappent et nous troublent dans les groupes et restent pour nous bien étranges et mystérieux.

C'est certainement une des raisons de notre goût pour la pulsion épistémophilique, nous cherchons et nous continuons à chercher dans une incessante quête de sens. C'est ce qui nous anime inlassablement et explique notre présence ici. Essayons d'y trouver du plaisir dans nos échanges scientifiques mais aussi dans nos moments de convivialité. C'est ce que je vous souhaite à tous pendant ce séjour à Lyon.